

Cinéma et radicalisation

Élie Castiel

Number 302, May 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82153ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2016). Cinéma et radicalisation. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 4-5.



CINÉMA ET RADICALISATION

Ce titre on ne peut plus belliqueux mériterait l'élaboration d'un dossier. Espace oblige, nous avons opté pour une couverture plus restreinte. Les événements récents survenus à Paris et à Bruxelles nous interpellent parce qu'entourés de questions sans réponses, nous poussant par conséquent à remettre en cause notre métier de critique. En période de paix relative, nous avons le loisir d'entreprendre avec un plaisir assumé des analyses formelles, sans aucune restriction, sans souci sociopolitique, confirmant que le cinéma est avant tout le 7^e «art».

ÉLIE CASTIEL

RÉDACTEUR EN CHEF

En cette période trouble, forte en défaillances sociales, politiques et individuelles, alors que les populations occidentales, sans oublier celles du Proche-Orient, d'Asie et d'Afrique, se trouvent dans une impasse comme jamais auparavant, notre devoir de penseurs est de témoigner par le verbe. Bref, la civilisation mondiale s'écroule à coups de petites et grandes guerres, selon le territoire. Relativement à ces inquiétantes et néfastes turbulences, la critique spécialisée ne peut demeurer insensible. Entre l'art et la vie s'est bâti, comme par défaut, un lien infaillible de complémentarité. Le cinéma d'aujourd'hui, le responsable, peut-il encore se permettre de produire des films sans aucun souci ou préoccupation politique ? La réponse, du moins en ce qui nous concerne, est catégorique : non. Pour la simple raison que les forces belliqueuses continuent à semer l'inquiétude et la panique. Mais on cherche rarement à savoir les causes du mal. Le cinéma se doit d'enquêter sur ce facteur, car en connaissant les raisons de l'extrémisme, on pourra lui trouver des solutions. En France, à Paris, le Charlie Hebdo, l'Hyper Cacher, le Bataclan et à quelques centimètres près, le Stade de France. En

Belgique, à Bruxelles, l'aéroport et une ligne de métro, sans compter d'autres endroits planifiés, heureusement évités de justesse. Les autorités sont dépassées par les événements, les gouvernements du « monde libre » (l'est-il vraiment ?) demeurent confondus dans leurs propres débats sur la question. Le public ne veut être que rassuré... Radicalisation... profond désir de s'affirmer par la violence et la mort, par la terre et la déstabilisation du statu quo.

Pour les besoins de la couverture de ce numéro, nous avons choisi deux films français qui abordent le thème. Cette proximité avec la réalité nous a d'autant interpellés qu'elle réunit deux exemples qui abordent le sujet par l'un des éléments fondamentaux du cinéma, l'éthique du plan, et plus particulièrement par l'approche du champ/contrechamp, espace des échanges verbaux, des confrontations, des interrogations, et surtout des prises de décision. Cela est évident dans **La désintégration** de Philippe Faucon (du *césarisé Fatima*). Si le film date de 2011, il n'en demeure pas moins annonciateur des événements à venir. Jamais le cinéma n'a été aussi proche du quotidien, des dangers qui le guettent, des turbulences qui mettent

Photo : **La désintégration** de Philippe Faucon



LA GESTATION NOCIVE DE L'IDÉOLOGIE

le citoyen dans un quasi-état d'aphasie devant le danger, comme si la devise était « Vivre et laisser mourir... »

Au nom d'une certaine compréhension du Coran, en celui de l'exclusion sociale, en celui de l'intégration manquée ou impossible à réaliser, trois Beurs de la région lilloise organisent un plan d'attaque. Faucon connaît bien ces centres de radicalisation où la parole n'est un pas un acte dissident, mais un processus de défense, de s'affirmer comme citoyen dans son propre territoire, conquis, hors-norme, marginalisé, certes, mais avec ses propres structures sociales et idéologies politiques.

Et puis, un film, un acte de création. Pour Faucon, l'épure, dans le sens des traits du film, de sa structure, de son archéologie sociale, s'avère une occasion d'éviter les extrêmes, les évidences. Prendre ses distances avec les personnages et en même temps se fondre en eux, c'est là la force du cinéaste. Il y a une écriture assurée, épargnant la durée de toutes paroles inutiles. Il y a aussi une présentation des protagonistes, des êtres de tous les jours, en chair, en os et en (dé)raison, loin de la peinture caricaturale qu'on peut se faire des terroristes en puissance. Et un style, simple, frontal, sans ambiguïtés, défendant sa palette libre, son droit d'exercer le métier de cinéaste en toute liberté, sans ambages. Comme souvent, l'excellent et trop discret Philippe Faucon n'a pas opté pour la facilité. Le parcours d'un jeune étudiant d'origine maghrébine qui devient terroriste islamiste est le type de sujet qui s'expose soit à la caricature stigmatisante, soit à la complaisance angélique. Avec son sens de l'observation habituel, Faucon évite

ces deux écueils. Tout cela en presque 1 h 20. Comme pour n'offrir au spectateur aucun moment de répit. Avec **La désintégration**, le regard revêt un rôle aussi complice que fondateur.

Foutre le bordel, mais pour une cause, sans doute pas la bonne façon, mais peu importe. Sans juger ou encore moins légitimer, l'auteur du très beau et limpide **Fatima** montre ici la gestation d'une idée qui dépasse de loin l'acte, parce que justifiée par des arguments radicaux, superficiels, faussement religieux, qui n'ont absolument rien à faire avec la logique. Le 360° s'impose pour la caméra, non pas pour traquer Ali, Nasser et Hamza, mais pour mieux montrer l'absence de conscience, le mépris de la vie, le refus des valeurs occidentales qu'ils utilisent malgré tout: cellulaires, voitures, bombes artisanales, Internet. Être nés du mauvais côté du *périph*, c'est s'abandonner aux sermons radicaux, c'est s'inventer une vie de colère, c'est assumer une rage dans le cœur qui ne peut s'adoucir ou simplement disparaître que par l'acte extrême au nom d'un idéal: le martyr. De Hamza, le converti des trois, on ne saura rien, ou presque. Peu importe, lorsque la radicalisation s'attache à l'individu, les origines importent peu du moment où l'on demeure fidèle à la cause.

Quant à **Made in France**, notre collègue Jérôme Delgado se penche sur le film tel qu'il le perçoit, avec ses forces et ses faiblesses. De notre côté, nous profitons de sa présence pour rencontrer Nicolas Boukhrief, le metteur en scène, conscient des dangers que la réalisation du film aurait pu poser. Il explique sa démarche et répond à nos questions avec une attitude *débat* et non pas par le biais d'un face-à-face amorphe.